

Ahmed Cheniki

L'inscription de Sétif et de mai 1945 dans l'œuvre de Kateb Yacine

Abstract: The tragic events of May 8, 1945 left a deep impression on Algerians, seriously contributing to the mobilization of the population against the colonial occupier and the outbreak of the struggle for independence in 1954. Having promised independence to the Algerians just after liberation, the colonial forces changed their minds and ferociously repressed a demonstration for independence on May 8, 1945 in Sétif and Guelma, causing the death of thousands of Algerians. Kateb Yacine, who participated in the demonstrations, was imprisoned in Sétif as a 16-year-old high school student. A large number of his writings take as an essential element the city of Sétif and the places of memory (P. Nora) characterizing this occasion. Whether in his poems (*Nedjma, le poème ou le couteau*), his novels (*Nedjma* and *Le Polygone étoilé*) or his plays, including his tetralogical suite (*Le Cercle des représailles*), he gives to read this event and this city bruised. The city of Sétif is the key spatial element articulating the journey of the characters and the literary and theatrical discourse. This contribution seeks to question the place and function of the city of Sétif in determining the functioning of the characters, the ideological quest and the implementation of theatrical discourse in Kateb Yacine.

Keywords: War; May 1945; Colonisation; Algeria; Repression; Yacine, Kateb.

Ça a été un massacre, un véritable massacre, qui n'a pas manqué de laisser des traces, d'autant plus que pour moi j'ai été touché dans ces deux villes. Ça s'est produit... j'étais jeune, j'avais 15 ans, je ne comprenais pas très bien ce qui se passait, mais enfin, bon... Grosso modo, c'était la fin de la guerre, la victoire sur les nazis. C'était un grand événement, c'était la fête, on entendait sonner les cloches puis tout de suite la rumeur s'est répandue que le lendemain on serait libre. C'était un jour de liberté. Donc, le 8 mai au matin, il y avait une manifestation officielle, prévue au centre de la ville, et il y avait une manifestation populaire. C'était un jour de grande espérance dans un sens, pour les Algériens.

À Sétif, c'était jour de marché, c'était un mardi, et il y avait une foule énorme. Moi, j'ai vu venir le cortège. Au début, il y avait les scouts puis après des étudiants, des militants, et j'ai reconnu parmi eux des copains de classe. Ils m'ont fait signe et je me suis joint au cortège sans trop savoir ce que cela signifiait et puis tout de suite ça a été les coups de feu. Coups de feu, la panique, parce que cette foule énorme qui reflue, j'ai vu une petite fille qui a été écrasée devant moi, c'était vraiment terrible. Parce qu'il y a eu vraiment la panique parce que les gens voulaient se sauver dans tous les sens. Puis, bon, il fallait que je rentre chez moi parce que j'habitais dans un village à 45 kilomètres de là. Je suis monté à l'avant du car et j'ai vu alors à ce moment-là des choses terribles parce que le peuple venait de toutes parts. J'ai vu cela

vraiment comme une fourmilière. La terre devenait une véritable fourmilière, vraiment je me demandais d'où venaient tous ces gens comment j'avais pu ne pas le voir avant ! On avait l'impression qu'ils sortaient de la terre, c'était de toutes parts, ça grouillait de partout. Et puis, il y avait des rumeurs folles. Je ne sais pas, certains disaient que les Turcs avaient débarqué à Bougie, je ne sais pas moi, d'autres disaient : ça y est, toute l'Algérie s'était libérée. On racontait des tas d'histoire [sic]. Et puis il y avait une grande fièvre naturellement parce qu'on sentait qu'il s'était passé quelque chose quoi. L'arrivée au village, ça a été encore plus dur parce que c'est là qu'a commencé la répression. Dans ce village on a amené les Sénégalais. Bon, ça, c'est une vieille pratique d'utiliser les uns contre les autres. Il y a eu des scènes de viols, il y a eu encore des massacres. On voyait les corps allongés dans les rues. Puis, au retour, j'ai été arrêté. Parce qu'en débarquant du car, naturellement : « qu'est-ce qui s'est passé, etc. ? » Moi, j'ai fait un récit épique de ce qui venait de se passer : le peuple sans armes, avec des cannes de paysans a réussi... J'ai fait un récit révolutionnaire de ce qui venait de se passer. Après, on m'a reproché ça.¹

1 La difficile entreprise de parler de mai 1945

Parler des événements de mai 1945, c'est convoquer obligatoirement une ville, Sétif, les lieux de mémoire, des éléments d'Histoire et des blessures. Évoquer Kateb Yacine, c'est inévitablement revisiter les événements de 1945, la folie, l'horreur et la rupture définitive avec le colonialisme. Comment justement cette ville de Sétif, les graves événements de mai 1945 travaillent-ils l'œuvre de Kateb Yacine et aussi sa vie ? Sa propre mémoire, c'est-à-dire celle de son « peuple », s'égarait-elle définitivement ou apparaît-elle comme un système de signes latents dans les espaces interstitiels de l'écriture ?

L'auteur n'a jamais réussi à se détacher de cette période qui a fondamentalement marqué l'auteur, son œuvre et l'Histoire de l'Algérie. Que s'est-il passé lors de ces événements de mai 1945 ? Les nationalistes algériens pensaient que cette journée de célébration de la libération allait être un jour-lumière qui allait voir le colonialisme français tenir sa promesse d'accorder leur indépendance aux Algériens. Dans ce défilé pacifique, les drapeaux alliés étaient déployés, avec des revendications nationalistes et indépendantistes. Vite, le drame survint, des milliers de morts, Sétif allait connaître le jour le plus sombre de son Histoire. L'état de siège est instauré. L'armée, la police, la gendarmerie et des milices de colons organisées sillonnent les quartiers arabes. La loi martiale est proclamée, et des armes sont distribuées aux Européens. La répression sera terrible. La presse française soutenait la répression, à l'exception de *l'Humanité* (du 15 au 30 mai) et de *Combat* (du

¹ <https://histoirecoloniale.net/Rediffusion-par-France-culture-de-l-emission-de-Tewfik-Hakem-sur-le-8-mai-1945.html> (consulté le 26.07.2022).

13 au 23 mai) qui a publié une série d'articles d'Albert Camus qui dénonçait cette chasse à l'homme appelant le pouvoir en place à appliquer aux Algériens «le régime démocratique dont jouissent les Français».²

Kateb Yacine, alors collégien de 16 ans,³ participait aux manifestations. Il fut emprisonné au camp militaire de Sétif – devenu bagne de Lambèse dans son roman, *Nedjma*⁴ –, torturé et menacé d'exécution. Libéré, Kateb n'oubliera jamais ces moments terribles qu'il a vécus en compagnie de la multitude. Les traces sont indélébiles, sa mère devient folle. Ce n'est pas sans raison que la folie et l'image de la mère vont marquer tragiquement l'œuvre de l'auteur. Il s'en souvient : «Je suis né d'une mère folle. Très géniale, elle était généreuse, simple et des perles coulaient de ses lèvres. Je les ai recueillies sans savoir leur valeur. Après les massacres de 1945, je l'ai vue devenir folle. Elle est la source de tout.»⁵ La mère investit le territoire tragique d'un univers hanté par le souvenir de massacres et de traumatismes qui, paradoxalement, incitent à l'oubli, mais aussi à la révolte. Dans *Nedjma*, cette mère qui sombre dans la folie à Sétif, au bruit et aux rumeurs du massacre du 8 mai 1945, tissera une sorte de «camisole de silence»,⁶ «ne sait plus parler sans se déchirer le visage»⁷ tout en n'arrêtant pas de psalmodier la prière des morts et de maudire ses enfants.

Dans tous ses textes (*Nedjma ou le poème ou le couteau*, *Nedjma*, *Le Cercle des représailles*,⁸ *Le Bourgeois sans culotte ou le spectre du parc Monceau*⁹), Sétif associé aux événements tragiques de mai 1945 allait investir le récit, orientant fondamentalement son discours. Sétif est le lieu d'une mémoire tragique marquée par les jeux de l'oubli que seule peut-être la littérature, selon Kateb Yacine, pourrait libérer. La ville porte et produit l'histoire dans tous les sens du terme, structure les textes, devient Texte.

2 *Combat* (15 mai 1945). Ces articles ont été repris dans Albert Camus, *Œuvres complètes*, éd. par Jacqueline Lévi-Valensi, t. II, Paris 2006, et dans *Chroniques algériennes*, Paris 1958.

3 Kateb Yacine est né le 25 janvier 1929. Au moment du massacre de Sétif, en mai 1945, il avait donc 16 ans. Dans le témoignage cité en exergue, l'auteur lui-même dit avoir eu 15 ans, ce qui s'explique par une incertitude à propos de sa date de naissance ; selon certaines sources, il serait né le 2 août 1929.

4 Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris 1956.

5 Ghania Khelidi, *Kateb Yacine. Éclats et poèmes*, Alger 1990, 13.

6 Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris 1996, 237.

7 Kateb Yacine, *Nedjma*, 237.

8 Kateb Yacine, *Le Cercle des représailles*, Paris 1959.

9 Kateb Yacine, *Le Bourgeois sans culotte ou le spectre du parc Monceau*, Paris 1999.

2 La blessure de l'écriture

Les événements de 1945 se drapent des malheurs d'une cité blessée, drapeau du sceau d'une mère jamais consolée. *Le Cadavre encerclé*, texte paru en 1959 aux éditions du Seuil, met en scène des femmes en quête de traces, de souvenirs et d'une mémoire décidément absente, ce qui les incite à ne plus reconnaître leurs enfants. L'exposition de la pièce donne à lire le lieu où s'était déroulée la manifestation, Sétif qui exhibe ses rues se muant en corps atrocement mutilés, structuré en un cercle de représailles où les corps sont enfermés dans un espace, certes, encerclé, mais ouvert à une grande espérance. L'histoire, le passé viennent à la rescousse d'une mémoire vacillante, oublieuse. L'oubli est parfois volontaire. Aujourd'hui, ces événements restent marqués par une sorte d'oubli forcé des deux côtés de la Méditerranée.

Ainsi, sont convoqués les ancêtres, les origines qui sont impuissants devant l'ignominie d'une mort annoncée. Les champs lexicaux de la violence caractérisent le discours théâtral et romanesque. Le sang, les geôles, la mort rôdent dans cette ville de Sétif sauvée peut-être par la voix des femmes, Marguerite et Nedjma. C'est une impasse qui dessine les contours scénographiques d'une tragédie structurée en une sorte de cercle paradoxalement ouvert. Ainsi s'ouvre le texte :

Ah ! l'espace manque pour montrer dans toutes ses perspectives la rue des mendiants et des éclopés, pour entendre les appels des vierges somnambules, suivre des cercueils d'enfants, et recevoir dans la musique des maisons closes le bref murmure des agitateurs. Ici je suis né, ici je rampe encore pour apprendre à me tenir debout, avec la même blessure ombilicale qu'il n'est plus temps de recoudre ; et je retourne à la sanglante source, à notre mère incorruptible [...]. Je ne suis plus un corps, mais je suis une rue.¹⁰

La mémoire est vive, toujours béante, drapée du sceau de la « blessure ombilicale » et ravivée par les bruissements incessants d'une mère-source et d'une rue qui porte et produit l'Histoire. Matière paradoxalement en mouvement, le corps se fond dans la rue qui devient l'élément central du récit. C'est dans la rue qu'il découvre cadavres et blessés et c'est là qu'il est arrêté. Dès la didascalie, l'auteur annonce la couleur, il donne à lire la terreur coloniale et les différentes menées répressives, à partir de l'exposition de corps sans vie, jetés dans la rue. Cette ouverture inaugure le protocole de lecture et expose les différents lieux-mémoires d'une ville meurtrie par la répression et la guerre.

Le prologue de la pièce, *Le Cadavre encerclé*, esquisse dès le début les lieux emblématiques de la ville blessée, meurtrie, la mettant en rapport avec d'autres

10 *Le Cadavre encerclé*, in : *Le Cercle des représailles*, Paris 1959, 58–60.

espaces historiques et géographiques : « l'impasse natale », la « rue des Vandales », mais donnant à lire ce grand traumatisme marqué par la mort et l'errance qui investissent une rue où gisent morts et blessés, mais qui s'identifie aux gens de ce pays qui célébraient innocemment la fin de la guerre. La mort enfante la vie et annonce l'insurrection future, la rue renforce ce sentiment d'éternité. Quand le personnage, Lakhdar, meurt, c'est son fils qui prend la relève :

Je ne suis plus un corps, mais je suis une rue. C'est un canon qu'il faut désormais pour m'abattre. Si le canon m'abat je serai encore là, lueur d'astre glorifiant les ruines, et nulle fusée n'atteindra plus mon foyer à moins qu'un enfant précoce ne quitte la pesanteur terrestre pour s'évaporer avec moi dans un parfum d'étoile, en un cortège intime où la mort n'est qu'un jeu...¹¹

La rue se mue en lieu de mémoire qui témoigne, certes, des horreurs du massacre, se transforme en un espace anthropomorphe, prenant parti pour les militants. Rue, corps, mémoire, mère, tout porte les résidus de scènes vécues par l'écrivain lui-même qui n'a jamais arrêté de témoigner de ce massacre. Le corps connaît une transposition symbolique, s'assimilant et se confondant avec la rue, devenant le lieu essentiel d'un ensemble oxymorique, mort-vie qui caractérise le discours de l'auteur marqué par la désillusion d'un jour-fête transformé en jour-deuil-résurrection. Le corps-barricade, le corps-multitude se meut en rue d'une ville mutilée, mais devenant, par la force du drame, un espace ouvert. La violence du ton traverse le discours romanesque et met à nu la violence de la répression dans *Nedjma* :

Les automitrailleuses, les automitrailleuses, les automitrailleuses, y en a qui tombent et d'autres qui courent parmi les arbres, y a pas de montagne, pas de stratégie, on aurait pu couper les fils téléphoniques, mais ils ont la radio et des armes américaines toutes neuves. Les gendarmes ont sorti leur side-car, je ne vois plus personne autour de moi.¹²

Dans les déclarations de Kateb Yacine, des images reviennent souvent : la folie de la mère, la rue où gisent des blessés et des morts, l'espoir d'une indépendance possible après la fin de la guerre. Ces thèmes travaillent profondément tous les textes de l'auteur : « On voyait des cadavres partout, dans toutes les rues... La répression était aveugle ; c'était un grand massacre. [...] Cela s'est terminé par des dizaines de milliers de victimes. »¹³

¹¹ *Le Cadavre encerclé*, 18.

¹² *Nedjma*, 57.

¹³ In : *Le Monde diplomatique* (juin 2001), 10, cité par Boucif Mekhaled, *Chroniques d'un massacre. 8 mai 1945. Sétif, Guelma, Kherrata*, Paris 1995.

3 La ville martyre et les césures de la narration

La ville est porteuse d'espoir, elle est le lieu d'articulation de réalités apparemment contraires, mort et vie, mais qui fusionnent pour conjuguer l'espoir et annoncer des lendemains de libération. La ville devient un acteur fondamental dans la détermination des instances discursives et du mouvement narratif. Elle est anthropomorphe, elle apporte une certaine protection aux personnages. Mais il suffit d'un moment d'inattention de la ville faite actrice pour se retrouver dans une situation de victime : « Nous sommes morts, exterminés à l'insu de la ville ». ¹⁴

Tous les textes de Kateb Yacine décrivent la tragédie de l'Algérie durant la colonisation. Le *Cercle des Représailles*, publié en 1959, qui est une sorte de suite tétralogique, se compose de trois pièces et d'un poème dramatique. La première, intitulée *Le Cadavre encerclé*, une tragédie en trois actes, raconte le drame des événements de mai 1945. Dans la rue des Vandales (titre initial du texte), cadavres et blessés sont par terre ; Lakhdar et Mustapha, éternels amants d'une insaisissable Nedjma, se trouvent parmi les révoltés. Blessé, Lakhdar est sauvé par la fille du commandant, Marguerite, qui n'arrive pas à se faire admettre par le groupe d'amis. Mais quelque temps après, Tahar le poignarde et laisse son cadavre au milieu d'un polygone tragique, l'Algérie. *Les Ancêtres redoublent de férocité*, de veine tragique, met en situation deux personnages, Hassan et Mustapha, à la quête du chemin du Ravin de la Femme Sauvage, lieu mythique où se trouve Nedjma, hantée par le vautour incarnant Lakhdar. Mustapha et Hassan réussissent à délivrer la Femme Sauvage, enlevée par un ancien soldat de l'Armée Royale marocaine. Hassan meurt, Mustapha est arrêté par l'armée ennemie.

Cet ensemble dramatique puisé dans l'Histoire de l'époque avec ses contradictions et ses ambiguïtés, caractérisé par la présence de traits lyriques et l'utilisation d'une langue simple, ne s'arrête pas uniquement à la dimension politique, mais la dépasse et interroge l'être algérien déchiré, mutilé, tout en le mettant en rapport avec d'autres espaces, donnant naissance à un texte tiers, mettant ainsi en pièces la logique binaire, une sorte de « supplément d'origine » pour reprendre Jacques Derrida. ¹⁵ L'identité devient l'otage des configurations historiques, c'est ce que tente d'expliquer d'ailleurs Edward Said dans son texte consacré à la lecture du parcours de Camus, « Un homme moral dans un monde immoral ». ¹⁶ Elle est variable, mais aucunement réductible aux espaces mythiques essentialistes. C'est une sorte d'identité-rhizome qui n'exclut nullement la singularité de l'appropriation.

¹⁴ *Le Cadavre encerclé*, in : *Le Cercle des représailles*, Paris 1959, 19.

¹⁵ Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris 1967.

¹⁶ Edward Said, *Culture et impérialisme*, Paris 2000.

tion de la violence en période d'oppression. Dans *L'homme aux sandales de caoutchouc*, paru en 1972, Sétif se trouve jumelé avec Hanoï, puis, par la suite, dans son dernier texte, *Le Bourgeois sans-culotte ou le spectre du parc Monceau*, paru en 1989, une commande du ministère français de la culture, les rues de Sétif retrouvent le Paris de 1789 et de 1871, avec ses cadavres, ses mutilés, ses écopés, ses exilés et des femmes-symboles, Nedjma dialoguant avec Louise Michel. Sétif subit de sérieuses transfigurations sémiotiques, devenant le lieu de cristallisation d'un espace porteur et producteur d'une Histoire qui le lie à d'autres villes et d'autres événements emblématiques, Hanoï, Paris, Palestine... Cette démultiplication spatiale et temporelle s'inscrit en droite ligne dans la perspective politique et artistique de l'auteur qui considère que toutes les révolutions ont des points de rencontre et concourent au même objectif. La structure circulaire, en spirale, la fragmentation du récit, la scénographie et les jeux de situation ne sont pas étrangers aux manifestations politiques et aux actions répressives de mai 1945 à Sétif, donnant à voir plusieurs univers structuraux et de nombreuses instances spatiotemporelles, engendrant une unité discursive disséminée, c'est-à-dire cultivant une certaine méfiance. Sétif, 1945 se voit ainsi dans ses textes, démultiplié, s'identifiant à d'autres espaces, provoquant un processus de transmutation spatio-temporelle. Le temps épouse les contours d'objectifs politiques et idéologiques, dépassant l'événementiel et mettant en œuvre une entreprise trans-temporelle et trans-spatiale.

La géographie représentée par les blessures de la ville convoque l'Histoire, se muant en mythe libérateur investi d'historicité, devenant le lieu d'articulation de « métaphores obsédantes », pour reprendre la belle formule de Charles Mauron.¹⁷ Le lieu de mémoire fonctionne ainsi comme une thérapie contre l'oubli. La mémoire, lieu de latence, grâce à la médiation de l'écriture, se transforme en un espace d'ouverture, enfantant d'autres territoires et porteur d'insurrections futures, le 1 novembre 1954. Sétif se démultiplie et déplace la quête dans d'autres territoires jumeaux. Ce processus de reterritorialisation et de démultiplication des lieux s'inscrit dans le discours internationaliste de l'auteur.

La tragédie est, chez Kateb Yacine, paradoxalement vouée à l'optimisme ; la mort donne naissance à la vie. Ainsi, quand Lakhdar meurt, c'est Ali qui poursuit le combat. Nous avons affaire à une tragédie optimiste qui associe la dimension épique au niveau de l'agencement dramatique et de l'instance discursive. Le « je » singulier (relation amoureuse de Lakhdar et de Nedjma par exemple) alterne avec le « nous » collectif (inscription du personnage dans le combat collectif) prisonnier

17 Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, Paris 1963.

des blessures béantes d'une ville-mémoire. La mort n'est pas marquée du sceau de la négativité, elle arrive à créer les conditions d'un sursaut et d'un combat à poursuivre. Mai 1945 constitue selon les historiens et Kateb Yacine le prélude à l'insurrection de 1954. Lakhdar, parmi les victimes, est le lieu d'articulation de plusieurs temps (passé, présent et futur virtuel), il prophétise l'à-venir. Ses paroles prémonitoires sont le produit de son combat. Le chœur prend en charge le discours du peuple et s'insurge contre les surnoises rumeurs de la ville : « Non, ne mourrons pas encore, pas cette fois ».¹⁸

L'histoire de Sétif et de mai 1945 s'inscrit comme élément de lecture d'une réalité précise, d'un vécu algérien ambigu, piégé par ses propres contradictions. Ce n'est ni le passé, ni le présent qui sont surtout valorisés mais le futur, lieu de la quête existentielle et politique de l'Algérie incarnée par Nedjma ou la Femme Sauvage, ce personnage écartelé entre deux voies différentes, sinon opposées. Le paradigme féminin, noyau central des textes de Kateb Yacine, fonctionne comme un espace ambigu, mythique. Nedjma, étoile insaisissable autour de laquelle tournent tous les protagonistes masculins, incarnerait l'Algérie meurtrie, terre à récupérer, témoin des différents massacres visant ses compagnons. Elle se confond avec la ville.

Dans *Le Cadavre encerclé* et *Les Ancêtres redoublent de férocité*, l'histoire, espace réel, côtoie la légende, lieu du mythe. Histoire et histoire s'entrechoquent et s'entremêlent. Le discours sur la nation suppose une diversité et une multiplicité des réseaux spatio-temporels, convoquant tantôt Sétif, mais aussi d'autres lieux emblématiques des luttes révolutionnaires dans le monde. Le temps historique, paysage des référents existentiels (Commune de Paris de 1871, Octobre 1917, mai 1945, Vietnam, Palestine, guerre de libération...), localisé dans des lieux clos (prison...) ou dans la ville laisse place au temps mythique, instance occupée sur le plan géographique par la campagne, le désert ou le ravin de la Femme Sauvage. Le déplacement de l'histoire à la légende se fait surtout par le retour à la tribu, source du vécu populaire et territoire-refuge de tous les personnages qui reviennent à cet espace afin de retrouver leur force. Le jeu avec le temps et l'espace, un des éléments essentiels de la dramaturgie en tableaux, est lié à la quête de la nation encore perturbée et insaisissable. La légende, lieu d'affirmation- interrogation de l'histoire, investit l'univers dramatique de Kateb Yacine.

Les tenants du discours postcolonial qui reprennent souvent des idées de Frantz Fanon et d'Edward Said qui, malgré le magistral démontage du fonctionnement du discours colonial, tombent parfois dans le travers qu'ils dénoncent en rejetant l'« Occident » dans sa totalité, privilégiant les jeux trop peu clairs de la

18 *Le Cadavre encerclé*, in : *Le Cercle des représailles*.

géographie dans la définition des rapports entre un «Tiers-monde» censé être pur et un «Occident» corrompu et violent. Comme l'a fait Sartre dans sa préface à l'*Anthologie de la poésie nègre et malgache* de Senghor, *Orphée noir*,¹⁹ célébrant une poésie noire, la seule révolutionnaire, selon lui. Comme d'ailleurs Homi Bhabha²⁰ qui, dans sa proposition de mettre en œuvre l'idée d'hybridité en lui donnant le sens de «coexistence consensuelle des différences», exclut l'idée que l'hybridité caractérise tout discours social et littéraire. Bhabha semble oublier les pratiques du colonisateur et met sur une ligne horizontale colonisateur et colonisé. Pour Kateb Yacine, Sétif est en accord avec les populations exploitées, colonisées, partout dans le monde.

Bibliographie

1 Textes de Kateb Yacine

Nedjma, Paris 1959.

Le Cercle des représailles (*Le Cadavre encerclé ; La Poudre d'intelligence ; Les Ancêtres redoublent de férocité*), Paris 1959.

L'Homme aux sandales de caoutchouc, Paris 1972.

Minuit passé de douze heures, Paris 1999.

Boucherie de l'espérance. Œuvres théâtrales, Paris 1999.

Parce que c'est une femme. Entretien, Paris 2004.

2 Sur Kateb Yacine et mai 1945

Alessandra, Jacques, *Le Théâtre de Kateb Yacine*, thèse de troisième cycle, Université de Nice 1980.

Arnaud, Jacqueline, *L'Œuvre en fragments*, Paris 1986.

Baffet, Roselyne, *Tradition théâtrale et modernité en Algérie*, Paris 1985.

Cheniki, Ahmed, *Le Théâtre en Algérie. Histoire et enjeux*, Aix en Provence 2002.

Cheniki, Ahmed, *Vérités du théâtre en Algérie*, Oran 2006.

Élias, Marie, *Le Théâtre de Kateb Yacine*, thèse de troisième cycle (Université de Paris 3) 1978.

Khelidi, Ghania, *Kateb Yacine. Éclats et poèmes*, Alger 1990.

Lacheraf, Mostéfa, *L'Algérie. Nation et Société*, Alger 1978.

Louanchi, Denise, *Un essai de théâtre populaire. L'homme aux sandales de caoutchouc*, thèse de troisième cycle (Aix en Provence) 1977.

¹⁹ Léopold S. Senghor (éd.), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, précédée de *Orphée noir*, par Jean-Paul Sartre, Nouvelle édition, Paris 2015.

²⁰ Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris 2007 (trad. par Françoise Bouillot de *The Location of Culture*).

3 Sur les événements de mai 1945

- Mekhaled, Boucif, *Chroniques d'un massacre. 8 mai 1945. Sétif, Guelma, Kherrata*, Paris 1995.
- Planche, Jean-Louis, *Sétif 1945. Histoire d'un massacre annoncé*, Paris 2006.
- Rey-Goldzeiguer, Annie, *Aux origines de la guerre d'Algérie, 1940-1945, de Mers-el-Kébir aux massacres du Nord Constantinois*, Paris 2002.
- Tabet, Ainad, *Le Mouvement du 8 mai 1945*, Alger 1988.
- Vétillard, Roger, *Sétif, mai 1945. Massacres en Algérie*, Versailles 2008.

4 Autres textes cités

- Bhabha, Homi K., *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris 2007 (trad. par Françoise Bouillot de *The Location of Culture*).
- Camus, Albert, *Chroniques algériennes*, Paris 1958.
- Camus, Albert, *Œuvres complètes*, éd. par Jacqueline Lévi-Valensi, t. II, Paris 2006.
- Derrida, Jacques, *De la grammatologie*, Paris 1967.
- Mauron, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, Paris 1963.
- Said, Edward, *Culture et impérialisme*, Paris 2000.
- Senghor, Léopold S. (éd.), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, précédée de *Orphée noir*, par Jean-Paul Sartre, Nouvelle édition, Paris 2015.